

Jacques Pimpaneau

CHINE
MYTHES ET DIEUX
de la religion populaire



Éditions Picquier

SOMMAIRE

I	MYTHES ET RELIGIONS	7
II	DE NOUVEAUX MYTHES POUR D'ANCIENS RITES :	
	ZHONG KUI ET LES DIEUX DES PORTES	27
	Zhong Kui le pourfendeur de démons	27
	Les dieux des Portes	47
III	LA DIVINISATION DE PERSONNAGES HISTORIQUES	59
	Guan Yu	75
	Le juge Bao Gong	93
	Liao Tianding	103
	Les patrons des corporations	107
IV	LA BUREAUCRATIE CÉLESTE	119
	Les empereurs célestes de l'antiquité	119
	L'Empereur du Ciel ou Empereur de Jade	129
	L'Empereur du Nord	139
	Les planètes Taisui ou Jupiter, et Vénus	149
	Les étoiles et la littérature	152
	Les Trois Etoiles	157
	Les foudres du Ciel	158
	Les dieux de la vie quotidienne	169
V	LE BOUVIER ET LA TISSERANDE	
	OU LA FORMATION D'UN MYTHE	195
VI	LES AVATARS DE GUANYIN	235

VII LA DESCENTE AUX ENFERS	269
Dizang Wang	279
Yanlo et ses assistants	280
Le dieu des Fossés et des Murailles	288
Le Fonctionnaire divin Wang	293
Mulian	297
VIII LES MONSTRES ET LES FANTÔMES : LES <i>GUI</i>	315
IX LES IMMORTELS	343
X LE LANGAGE DES DIEUX	373
Les médiums dans l'histoire	376
Cultes médiumniques modernes	392
XI MYTHES ET LITTÉRATURE	415
Le <i>nuoxi</i> ou les mythes théâtralisés	422
XII QUI CROIRE ? QUE CROIRE ?	439
TABLE ANALYTIQUE	451

N. B. : Les mêmes noms commencent parfois par une capitale, parfois par une minuscule, suivant que, dans le contexte, il s'agit du nom d'un dieu ou pas.

Les illustrations sont tirées de la documentation du musée Kwok On. Chaque chapitre peut être lu séparément, ce qui a entraîné quelques répétitions.

I

MYTHES ET RELIGIONS

Le mot « mythe » fait rêver, mais il peut aussi prêter à confusion, car les avis divergent sur le sens à lui donner. La définition chinoise est simple : histoire de dieux, et le critère choisi pour un dieu est qu'il s'agit d'un être à qui on rend un culte sous une forme ou sous une autre. Le but est de fournir au lecteur un petit guide sur l'arrière-plan mythique des statues que le voyageur peut voir dans les temples en Chine ou dans les communautés chinoises à l'étranger. Le sujet de ce livre se restreint aux dieux qui, encore vivants, sont aujourd'hui l'objet de croyances. Cette mythologie est donc inséparable de la religion populaire chinoise. Certes, il peut s'agir de mythes dans la campagne, parmi les gens simples, les personnes âgées, alors que ce ne sont plus que de gentilles légendes pour une partie de la jeunesse, des citadins ou des gens scolarisés ou occidentalisés. Ceci n'est pas nouveau : déjà sous l'empire, les lettrés confucianistes, plus ou moins agnostiques, n'accordaient aucune croyance à ces récits et n'y voyaient qu'un merveilleux « bon pour le peuple ».

En donnant cette définition au mot « mythe », on ne fait que reprendre le sens du mot chinois *shen hua* :

« histoires des dieux ». Les dieux (*shen*) en Chine occupent tous une fonction dans le panthéon ; ils se distinguent des immortels (*xian*) qui peuvent agir sur terre, mais qui ne sont pas investis d'une charge déterminée ; ces derniers sont pourtant inclus ici, et un chapitre leur est consacré, car plusieurs d'entre eux, notamment Lü Dongbin, font l'objet d'un culte. En revanche, ont été exclues les légendes, récits populaires souvent tout aussi fantastiques que les mythes mais que les Chinois différencient nettement de ceux-ci et appellent d'un autre nom : « ce que l'on transmet et raconte » (*chuanshuo*).

En Occident, le mot « mythe » évoque d'abord l'Antiquité, égyptienne ou gréco-romaine. C'est aussi le cas en Chine, où les ouvrages sur la mythologie concernent presque tous l'antiquité ; mais ces mythes les plus anciens, à quelques exceptions près, sont maintenant largement ignorés des Chinois eux-mêmes et ne font plus partie intégrante de la religion populaire. Ils ne sont donc pas envisagés ici, d'autant plus que, si les mythes encore vivants sont assez méconnus en Occident, ceux de l'antiquité ont déjà fait l'objet d'études en français : celle de Marcel Granet intitulée *Danses et légendes dans la Chine ancienne*, et celle de Rémi Mathieu, qui a traduit le *Classique des montagnes et des mers*, principale source d'informations sur les mythes anciens, avec une excellente introduction qui donne une vue générale.

Toutefois, avant d'écarter la mythologie antique, il faut considérer le cas de la population Miao. Celle-ci, installée dans la moyenne vallée du Yangtse, fut envahie par les Han venus du nord, qui refoulèrent une partie des Miao vers le sud-ouest et qui fondèrent le royaume de Chu. Elle avait donc une culture particulière qui était un mélange de celle des Han et de celle des Miao. Dans cette région sont,

encore aujourd'hui, conservées des survivances du panthéon antique que l'on ne retrouve pas ailleurs chez les Han : le dieu Kaishan par exemple, qui est en fait Pangu, le créateur de l'univers ; ou Nuogong et Nuomu, en fait Fuxi et Nüwa, les ancêtres de l'humanité.

Les anciens livres sont souvent de peu d'aide pour connaître la mythologie de la religion populaire encore vivante. Les ouvrages ultérieurs des lettrés, agnostiques par éducation, sont peu diserts sur le sujet : quelques indications dans les monographies locales, quelques récits de fantômes ou d'apparitions présentés comme des curiosités. C'est dans la littérature populaire que l'on trouve cette mythologie, romans et théâtre, mais aussi ballades comme les « Rouleaux précieux » ou les *daoqing*. Cette littérature en chinois vulgaire s'exprimait dans des genres oraux ; elle était accessible à l'ensemble de la population, souvent incapable de lire les textes en langue classique. C'est donc dans ce corpus qu'il faut aller chercher les histoires des dieux, et dans quelques publications locales de temples ou d'associations religieuses pour l'édification des fidèles. La littérature populaire se nourrissait de ces mythes et inversement en assurait la mémoire et la pérennité.

Avant de passer au panthéon populaire encore actuel, certaines indications sont nécessaires pour en faciliter la compréhension.

Le panthéon chinois peut paraître à première vue vaste et désordonné. Un voyage à travers la Chine permet de s'apercevoir que plusieurs dieux sont honorés dans certains endroits et non dans d'autres. L'identité de nombreuses divinités varie suivant les lieux et les personnes interrogées. Les fidèles ne sont pas toujours unanimes sur l'histoire des dieux qu'ils honorent et

souvent l'ignorent même carrément, sans que cela semble gêner ou battre en brèche la foi qu'ils ont en eux. Or, ce désordre apparent et ce foisonnement s'expliquent et la mythologie s'ordonne parfaitement quand est compris le système qui y préside. C'est en effet une religion qu'on pourrait appeler fonctionnaliste : les noms des dieux correspondent à des charges occupées par tel ou tel personnage. Le fidèle se soucie de cette fonction à laquelle il a recours et se préoccupe peu de qui l'occupe, pas plus qu'un Occidental ne se préoccupe de l'identité du préposé qu'il va trouver pour résoudre un problème administratif ; il vient chercher un certificat à sa mairie et ignore allégrement qui sont le gratte-papier et son chef chargés de ce bureau. Il en est de même dans la religion chinoise, qui est une véritable administration. Par exemple, dans chaque village ou hameau, un autel est consacré au dieu du sol ; la plupart des habitants avouent ignorer qui est ce dieu, ou varient entre eux sur son identification avec tel ou tel personnage, sans parler des variantes d'un lieu à un autre. Les noms des dieux comprennent donc deux catégories distinctes : ce sont soit des noms de fonctions dans la hiérarchie de la bureaucratie céleste et dont il faut préciser les préposés divins supposés les occuper ; soit des noms personnels de dieux dont la personnalité est si importante qu'elle l'a emporté dans le langage populaire sur la fonction qu'ils occupent. L'Empereur de Jade est une fonction ; Guan Yu est un dieu personnalisé.

D'autre part, c'est un panthéon ouvert. Si certains dieux passent de mode, de nouveaux viennent les remplacer. Tout esprit, indigène ou même étranger, dans la mesure où sa puissance devient manifeste, est reconnu comme un dieu ; il est supposé avoir été affecté à une fonction céleste, même si on n'est pas toujours sûr de



Le panthéon des Trois Mondes.

laquelle il s'agit. C'est ainsi que furent englobés des personnages historiques divinisés, des bouddhas et bodhisattvas venus de l'Inde, dont Guanyin est le cas le plus célèbre, et même, au xx^e siècle dans certaines sectes, Mahomet et Jésus-Christ.

Il faut donc définir ce qu'est un dieu pour les Chinois. C'est un esprit qui, faisant partie du gouvernement céleste, a une autorité sur terre au moins dans un domaine, et que l'on peut prier pour obtenir sa protection. Qu'est-ce qui permet de reconnaître que tel personnage est un dieu nommé à une certaine charge ? Son efficacité. De même que ce sont les miracles qui permettent de canoniser un saint dans le christianisme. La vénération d'un dieu chinois est fonction de sa puissance. Les dieux ne sont donc pas à l'abri de la mode, de la même façon encore que nos saints (la vogue qu'a connue sainte Thérèse de Lisieux surprendrait ceux qui sont nés après la Deuxième Guerre mondiale). Ils sont aussi sujets aux fluctuations des mass media qui les font connaître : le théâtre, la littérature orale, les romans qui assurent la diffusion de leurs mythes, donc de leur existence. Parfois, en un lieu, un miracle étonnant qui fait du bruit assure tout à coup à une divinité une aura au moins locale. Les dieux sont aussi victimes de l'évolution sociale : Shennong, le dieu de l'Agriculture, et Ma Wang, le dieu des Chevaux, ont bien souffert de la baisse économique de la population rurale, tandis que Guan Yu, parce qu'il était aussi le dieu des Commerçants, prit beaucoup d'importance depuis le règne des épiciers en tous genres. Les dieux n'étaient pas non plus à l'abri des changements politiques : le dieu des insectes qui protégeait surtout contre les nuages de sauterelles était Liu le Général Intrépide (Liu Mengjiang) ; il s'agissait de Liu Qi, général de la dynastie Song qui résista aux barbares Jin et qui,

rétrogradé à un poste subalterne dans la province du Shandong, avait adopté des mesures pour protéger les paysans contre les sauterelles. Mais quand les Mandchous, descendants des Jin, prirent le pouvoir en 1644, le gouvernement décréta que ce dieu Liu le Général Intrépide n'était pas Liu Qi, mais Liu Chengzhong, général de la fin de la dynastie mongole qui lui aussi lutta contre les sauterelles dans la province qu'il administrait, et qui, lui, était plus acceptable, car il se suicida à la chute de ses maîtres mongols.

Pour reprendre la comparaison avec le christianisme, peut-on dire que les dieux chinois sont éternels ? La notion d'éternité au sens occidental du mot semble étrangère à la pensée chinoise, au moins en ce qui concerne des individus, même divins. Le mot chinois correspondant signifie plutôt « longévité », même si celle-ci ne se mesure pas avec nos nombres et dépasse tout calcul. Les dieux finissent par mourir, mais leur mort ne semble pas une disparition nette à un moment ; c'est plutôt une dissolution lente de l'énergie vitale et donc de l'individualité pour s'incorporer dans une sorte d'état spirituel où il n'y a plus de personnalités séparées.

Si les dieux chinois ressemblent un peu aux saints chrétiens, y a-t-il un équivalent du Dieu unique ? Peut-on comparer à celui-ci l'Empereur du Ciel, souvent appelé Empereur de Jade ? Si l'on parle de l'Empereur du Ciel actuel, certainement pas puisque celui-ci occupe une fonction à laquelle il peut être remplacé. Au dire de certains médiums, Guan Yu aurait récemment été investi de cette fonction en remplacement du précédent. Dans la mythologie antique, il est dit que ce fut pendant un temps l'Empereur Jaune, mais qu'il aurait ensuite démissionné. En revanche, le Ciel, c'est-à-dire la fonction plutôt que son

occupant, peut être comparé au Dieu unique et éternel, en précisant que les notions occidentales de monothéisme et de polythéisme conviennent bien mal en Orient.

Pour comprendre ce Ciel, il faut remonter à l'origine de ce concept. Dès la préhistoire, l'univers a dû être considéré comme un tout, le ciel, la terre et l'homme étant régis par les mêmes lois, discernables par l'observation des étoiles et planètes. Puis, selon Du Erwei et d'autres spécialistes, sous la dynastie Shang (environ de 1500 à 1000 av. J.-C.), le dieu dominant devint l'Empereur Suprême (Shangdi). Les Shang venaient du nord-ouest ; ils étaient donc à l'origine des pasteurs, d'où les sacrifices d'animaux. En se sédentarisant, en devenant agriculteurs, en entrant en contact avec des populations du sud, probablement matriarcales, qui n'étaient pas des pasteurs, qui auraient eu une religion différente, cet Empereur Suprême changea de caractère. Il devint la divinité dominante d'un culte ancestral et tellurique ; mais il continuait à recevoir des sacrifices sanglants. On lui demandait aussi la pluie qui fertilise la terre (aspect ensuite transféré aux dragons), car était demeurée de son origine la croyance qu'il habitait le ciel.

Vers 1000 av. J.-C., une autre population venue de l'ouest a envahi la Plaine Centrale. Elle avait le Ciel comme divinité suprême, le Tengri des populations mongolo-turques. Il y aurait eu alors fusion entre l'Empereur Suprême des peuples conquis et le Ciel des nouveaux conquérants. Ceci fut rendu possible parce que les habitants déjà installés et leurs envahisseurs avaient la même origine. Ces derniers aussi étaient, partiellement au moins, des agriculteurs, et avaient un culte ancestral. Ils vénéraient un premier ancêtre, le Prince Millet (Houji), tandis que l'Empereur Suprême des peuples conquis, s'il avait pris des traits humains, n'avait pas complètement perdu

son premier caractère de divinité céleste. Quand le Ciel devint le dieu suprême, le rôle d'ancêtre commun fut d'abord transféré à un empereur Jun. Puis avec la division de l'empire en seigneuries, dont chacune honorait ses propres ancêtres, si Fuxi et Nüwa furent considérés comme à l'origine du genre humain, et restèrent honorés, par exemple par les Miao, comme les premiers ancêtres divinisés, il n'y eut plus de culte ancestral commun, l'empereur Jun perdit son caractère d'ancêtre commun et fut scindé en cinq empereurs protecteurs des cinq directions, le centre ayant la prééminence.

Ce fut et c'est resté une religion sans dogme, sans livre révélé, sans Bible ni Coran, où il n'y a pas de foi à laquelle il faut obligatoirement adhérer pour y appartenir et où les conceptions de chacun restent libres. Religion fonctionnaliste, où la théologie comportait une hiérarchie de fonctions permanentes avec des esprits attachés à chacune mais pouvant varier suivant les époques, cette religion populaire est aussi une religion syncrétique qui a englobé trois grands courants de pensée, le taoïsme, le confucianisme et le bouddhisme, sans rejeter entièrement une religion beaucoup plus ancienne.

Une influence réciproque s'est produite entre ces trois courants de pensée et la religion populaire. Celle-ci s'est crue obligée de se réclamer d'eux pour s'attribuer comme des lettres de noblesse philosophiques, tandis que ces courants de pensée se sont mêlés à la religion populaire pour avoir une audience qui ne se limitât pas à celle des lettrés.

Le mot taoïsme est ambigu. Il peut désigner une philosophie basée sur les textes de Lao zi, Zhuang zi et Lie zi :

le Tao y prend une dimension philosophique ; il devient le principe suprême et abstrait considéré comme créateur et souffle de la vie. La nature de l'homme y est définie comme étant avant tout spirituelle : son idéal est de ne faire qu'un avec le Tao, dont les formes s'inscrivent dans la nature, et qui relègue le Ciel à une place secondaire. Cette évolution s'est-elle faite seulement sous l'influence des penseurs chinois ou est-elle en partie due à l'influence d'idées indiennes, de concepts comme ceux d'atman, de brahmane ? C'est une éventualité qui n'est pas à négliger : beaucoup de techniques taoïstes anciennes ressemblent étrangement à celles du yoga ; à moins que ce soit Lao zi qui soit allé enseigner en Inde. Ce courant de pensée a créé toute une attitude dans l'existence, une vie à l'écart des ambitions mondaines, un goût pour le contact avec la nature, un état d'esprit que la poésie excellerait à exprimer.

La religion taoïste, apparue plus tard, au début de notre ère, s'est bâtie sur la synthèse de principes taoïstes et de conceptions issues de croyances antiques. Elle a repris la croyance en des forces naturelles, celles des eaux, du feu, de la fertilité du sol ou des animaux, qui étaient commandées par les mouvements du Ciel, dès lors conçu comme le Tao, l'ordre universel, l'agencement du monde, sans qu'il s'agisse ni de l'empire, ni du dieu chrétien. Principe abstrait, il était en même temps volonté personnelle puisqu'il manifestait sa désapprobation par des présages, qu'il condamnait, châtiât et récompensait. Il était le destin, aussi implacable que le mouvement des astres, contre lequel on ne peut rien, mais dont on peut tirer profit si on sait le déchiffrer, en particulier en lisant dans les étoiles. Cette religion comportait donc une astrologie puisqu'il existait une correspondance rigoureuse entre le ciel et la Terre, l'un et l'autre étant comme les deux faces



Lao zi, fondateur du taoïsme.

d'un même univers et l'homme se trouvant entre les deux sans pouvoir leur échapper.

Mais la masse des croyants n'était pas prête à accepter des principes abstraits puisqu'elle voulait pouvoir s'adresser à eux, connaître leur volonté, les prier d'accorder leur protection. La religion taoïste a donc dû plaquer un panthéon sur ses concepts, les personnaliser et leur donner des noms pour devenir une religion populaire. D'autre part, elle a dû reprendre certains rites anciens, notamment d'exorcisme, et adopter ces spécialistes qui pouvaient communiquer avec les dieux en leur prêtant leur corps pour que ceux-ci se manifestent parmi les humains. Les prêtres taoïstes se sont donc adjoints les médiums, héritiers des anciens chamans, qui, par la transe, devenaient les intermédiaires entre le monde des dieux et celui des humains, afin que le premier devienne tangible au second. Certes les médiums restaient subordonnés aux prêtres taoïstes, prêtres d'une religion qui s'était voulue fondamentalement philosophique et qui n'avait pas besoin de la transe pour comprendre les arcanes de l'au-delà. Mais, incorporé dans la religion populaire, le taoïsme religieux y perdit souvent sa spécificité. Ses prêtres devinrent des techniciens de certains rites fort anciens, en particulier pour chasser les pestilences, et les héritiers d'anciennes croyances basées sur une astrologie qui ne se limitait pas à la prédiction de l'avenir.

Il est parfois difficile de séparer la religion populaire de la religion taoïste, à cause d'une véritable interpénétration entre les deux. Les prêtres taoïstes reconnaissent que leurs fidèles ont souvent englobé des croyances qui n'ont rien à voir avec la véritable religion taoïste. Pourtant, dans les villages que j'ai visités, les habitants ont toujours fait une distinction très nette entre la religion taoïste (avec ses

prêtres et ses temples), même s'ils ont parfois recours à elle, et d'autre part leur religion proprement dite.

La part du confucianisme dans la religion populaire est moins apparente. La phrase célèbre de Confucius, « Je ne sais pas ce qu'est la vie, comment saurais-je ce qu'est la mort ; je ne suis pas capable de servir les hommes, comment saurais-je servir les dieux », ne semblait pas destiner cette pensée à jouer un rôle religieux, sinon pour développer un courant agnostique, ce qui fut le cas dans le milieu des lettrés. Le confucianisme avait pour but de créer une morale politique : il prônait les rites comme moyen, à l'intérieur d'une société, d'échapper à la violence et au règne du plus fort. Il a créé une doctrine étatique capable, mieux que par le recours aux seuls châtiments et récompenses, de fonder un pouvoir en s'appuyant sur autre chose que la force. Cette morale sociale fut adoptée par la religion si bien que le confucianisme, en fournissant sa propre morale à la religion, a tissé les liens entre les fidèles et l'Etat.

Lui aussi héritier de croyances antiques, le confucianisme respectait le Ciel qui commandait l'ordre de l'univers. Avec le concept de mandat du Ciel, l'empereur en devenait le représentant sur terre, mais à condition qu'il en respecte les lois. Quand un homme renversait une dynastie pour en fonder une nouvelle, il n'était pas un régicide, car il tuait un homme ordinaire puisque, devenu tyran, celui-ci avait perdu le mandat céleste. Le souverain, pour avoir le droit de régner, devait savoir obéir lui aussi aux lois qu'il imposait aux autres ; et le sujet avait un devoir de fidélité absolue à un empereur légat du Ciel. Le confucianisme marqua si bien la religion populaire que celle-ci créa sa hiérarchie des dieux sur le modèle de l'administration impériale terrestre. En outre, elle défendit les

vertus cardinales de ce confucianisme d'Etat : le dévouement au pays et la piété filiale. Confucius avait compris que la cellule familiale et les qualités qu'elle exigeait, notamment le respect des ancêtres, formaient la base essentielle de l'ordre social et de la paix dans l'empire. Les gouvernants, qui voulaient donner au peuple des exemples à suivre, qui prênaient le culte des grands hommes et même des femmes vertueuses, ne pouvaient pas être mécontents que les sujets fassent de ces grands hommes des dieux et les incorporent dans leur panthéon. Après la transformation du confucianisme en idéologie par les philosophes néoconfucianistes du XI^e siècle, sa morale rigoureuse, qui englobait tous les aspects de la vie et de la pensée, enserra aussi dans ses griffes la religion populaire, ne serait-ce que pour l'empêcher de donner naissance à des mouvements messianiques subversifs.

Le troisième courant de pensée dans la religion populaire est le bouddhisme. Celui-ci, qui a pénétré en Chine au début de notre ère, peu après l'élaboration de cette religion populaire et de sa bureaucratie céleste, apporta certaines notions qui se répandirent au-delà de l'adhésion au bouddhisme proprement dit. Dans l'antiquité, les âmes des morts étaient supposées se rendre aux Sources Jaunes, qui ressemblaient aux champs Elysées ou à l'enfer grec, ou au séjour des immortels si leur énergie vitale leur permettait de s'élever comme pur esprit. C'est avec le bouddhisme qu'est apparu l'enfer avec ses châtements, mais un enfer, à la différence de celui du christianisme, qui n'était pas éternel : une fois la peine subie, le mort se réincarnerait et la réincarnation dépendait des mérites de la vie passée. Deux autres notions se sont répandues sous l'influence du bouddhisme : celle de réincarnation, et en conséquence celle que beaucoup d'événements de la vie

présente s'expliquent par ce qui s'est passé dans une existence antérieure dont nous n'avons plus le souvenir ; et par ailleurs la notion de karma, c'est-à-dire que tout acte (ou refus d'agir) a des conséquences et des causes, causes proches et causes lointaines, et que nous sommes donc enchaînés à cette roue des causes et des effets qui tourne sans cesse.

L'idée hindouiste des réincarnations successives, reprise par le bouddhisme et importée par lui en Chine, permit de gommer certaines contradictions dans la foi populaire. Il n'y avait plus d'incompatibilité entre plusieurs identifications pour un même dieu : une seule force stellaire a pu avoir plusieurs incarnations célestes ou terrestres. Deux personnages du panthéon peuvent être en fait le même dieu dans des existences successives et différentes et peuvent être priés et représentés sous l'une ou l'autre de ces incarnations.

Enfin quand on parle de religion, on ne pense pas seulement à ses dieux, mais aussi à ses prêtres et à ses temples. Or la religion populaire chinoise n'a pas de prêtre. Ce n'est d'ailleurs pas surprenant puisqu'il n'y a pas de livre révélé, d'article de foi. Le prêtre est en effet l'interprète et le garant de l'authenticité d'une révélation, et, sans révélation, il n'y a pas de prêtre. A l'origine, il y avait des chamans qui faisaient communiquer les hommes avec l'au-delà, avec le monde des dieux comme avec celui des morts. Ceci est resté : ce sont les médiums, considérés comme de simples serviteurs de la religion permettant de s'adresser directement aux esprits. Les fidèles invitaient par ailleurs des taoïstes et des bonzes, mais en tant que techniciens. Les premiers étaient surtout considérés comme des spécialistes de l'exorcisme, à qui il était fait appel en cas de maladie ou de possession par un esprit



Bonze.

maléfique, parce qu'ils connaissaient bien les rites capables de pénétrer au plus profond de l'ordonnance universelle et d'en rétablir le bon fonctionnement. Aux seconds, on faisait appel pour les enterrements puisque le bouddhisme avait découvert l'existence de l'enfer, de façon que l'âme traverse sans coup férir cette épreuve avant de monter au ciel ou de se réincarner.

Il faut distinguer deux sortes de prêtres taoïstes et de bonzes : ceux qui vivent dans des monastères en communauté ou en ermites, le plus souvent dans des lieux retirés ou sur des montagnes, gardent le célibat et n'exercent aucune fonction dans les cultes populaires ; et ceux qui tirent des revenus en officiant dans les cérémonies de la religion populaire, se marient, ont une famille, vivent dans la vie civile, ont par ailleurs un métier pour gagner de quoi vivre, mais ont appris d'un maître les rites et les formules qui leur permettent d'exorciser, d'appeler les dieux et d'assurer la paix aux morts. Ces derniers sont des professionnels du rituel.

Cette deuxième catégorie de prêtres, taoïstes ou bouddhistes, a une position ambiguë : ils sont à la fois des bonzes ou des prêtres taoïstes – mais pas toujours reconnus par la religion dont ils se réclament – et des prêtres de la religion populaire, dont ils tiennent pourtant à se démarquer. Il existe aussi des spécialistes du rituel, qui ne sont ni taoïstes, ni bouddhistes, comme les officiants du *nuoxi* (rite d'exorcisme), et qui relèvent entièrement de la religion populaire.

Certains ont assimilé les géomanciens à des prêtres de la religion populaire. C'est mal comprendre ce qu'est la géomancie dans la pensée chinoise : c'est la science des courants de forces telluriques, qui, pour les Chinois, sont

une réalité physique, même si, comme pour l'électricité, on n'en voit que les effets sans qu'elles soient autrement tangibles. D'ailleurs cette science existait en Occident, puis tomba dans l'oubli, jusqu'à ce que, aujourd'hui, quelques savants se remettent à l'étudier et ils sont maintenant capables de la mesurer avec le même type d'appareil que ceux utilisés pour vérifier l'emplacement des points d'acupuncture. Ce qui a pu induire en erreur, c'est qu'en Chine la géomancie, comme d'ailleurs tant d'autres domaines, a adopté un langage allégorique et parle en termes de dragons et de souffles. Les géomanciens sont considérés comme des techniciens, de la même façon que



Les trois courants de pensée : un confucianiste et un taoïste rendent visite à un bonze dans un monastère bouddhique.

les prêtres taoïstes ou les bonzes, mais d'une science qui ne considère que les phénomènes terrestres et qui n'a rien à voir avec des forces spirituelles. Mais un même homme peut être géomancien et par ailleurs officiant de la religion populaire ou devin.

Puisque les dieux exerçaient une fonction semblable à celle des fonctionnaires, leurs temples étaient construits sur le modèle du *yamen* ou siège du gouvernement local. Dans l'un et l'autre lieux, à l'entrée, était suspendu un tambour que l'on frappait pour demander à être reçu ; la salle principale était une salle d'audience où le dieu admettait les fidèles comme le fonctionnaire ses administrés. De



Les Trois Purs, divinités suprêmes du taoïsme religieux.

la même façon que celui-ci inspectait sa circonscription, porté dans un palanquin, précédé de sbires portant des inscriptions « silence, dégagez la voie », et de joueurs de gongs et tambours pour annoncer son passage, la divinité, au moins une fois l'an, parcourait sa localité dans une procession absolument semblable.



Zhong Kui.

II

DE NOUVEAUX MYTHES POUR D'ANCIENS RITES : ZHONG KUI ET LES DIEUX DES PORTES

ZHONG KUI LE POURFENDEUR DE DÉMONS

La naissance d'un mythe est observable à la période historique, ce qui n'est pas possible quand on doit remonter à la préhistoire. Voyons donc d'abord comment est apparue une divinité sous notre ère et comment s'est créé un mythe pour justifier d'anciens rites qui persistaient alors que les anciens mythes qui les expliquaient étaient tombés dans l'oubli. Ce n'est qu'un exemple ou deux d'un phénomène assez général.

Les livres qui consignaient la mythologie de l'antiquité avaient été détruits dans l'autodafé ordonné par l'empereur Qin Shi Huangdi (221-209 av. J.-C.), et, après la dynastie Han, les destructions dues aux guerres intestines et aux invasions qui ont bouleversé la Chine du III^e au VI^e siècle n'ont pas été des conditions idéales pour la conservation des textes. La deuxième raison de l'effacement de l'ancienne mythologie est l'emprise du confucianisme qui devint doctrine d'Etat. Celui-ci rejetait

l'ancienne religion, imprégnée de magie, du culte de la nature et considérée comme inquiétante, tout en constituant un ésotérisme pour la remplacer ou se superposer à elle. Cet ésotérisme englobait d'anciens concepts comme la théorie du yin et du yang, celle des Cinq Eléments, une science des nombres et des correspondances. Il avait l'avantage de répondre aux questions sur les fins dernières, de former une métaphysique et une sorte de rationalisme qui paraissait plus avancé que les cultes préexistants des forces naturelles. Mais si les anciens mythes furent ainsi, au moins pour beaucoup d'entre eux, balayés de la scène, les rites qui leur étaient liés, en particulier les rites d'exorcisme pour chasser les maléfices, continuèrent à être pratiqués au moins dans les classes populaires, surtout qu'ils furent repris dans le taoïsme religieux qui se forma au début de notre ère. Pourtant il fallait de nouveau les justifier, rendre tangibles sous forme de divinités précises avec un nom et une histoire, ceux qu'on priait pour écarter le mal. Aussi, au cours de la période qui a juste précédé et suivi le début de la dynastie Tang, de nouveaux mythes sont-ils apparus. L'exemple de Zhong Kui permet de voir comment cela s'est passé.

Zhong Kui est encore aujourd'hui le dominateur des démons malfaisants. Il est l'exorciste. On accroche son image pour la fête du 5^e jour du 5^e mois (*wu wu ou duan wu jie*). Pour comprendre comment s'est constitué son mythe, il faut remonter le temps en prenant le nom de la divinité comme fil conducteur. Il existait dès la haute antiquité un objet appelé *zhongkui*, mais qui s'écrivait différemment. C'était une sorte de maillet avec un long manche de trois pieds, probablement en jade quand il était utilisé par l'empereur dans des rites d'exorcisme (*da nuo*) et en

bois de pêcher quand il était employé par des gens du peuple. Cet instrument rituel destiné à frapper les maléfices est mentionné dans des ouvrages anciens, *Le Rituel des Zhou* et *Le Livre des rites*. Pour expliquer l'efficacité attribuée à cette arme rituelle, il faut évoquer le mythe de Yi l'Archer.

Xihe, la femme de l'Empereur Céleste Jun qui régnait à l'est, aurait donné naissance à dix soleils. Ceux-ci perchaient sur l'arbre Fusang au bord de la mer et leur mère les baignait chaque matin, puis préparait le char tiré par six dragons pour celui qui, chaque jour à tour de rôle, s'élevait de l'arbre pour parcourir le ciel. Tandis qu'elle accompagnait le fils qui partait, un coq de jade sur l'arbre entonnait un cri qui était repris successivement par le coq d'or sur le pêcher à l'entrée du domaine des esprits, pour leur rappeler qu'ils devaient quitter la terre et réintégrer leur domaine; puis par les coqs de pierre au sommet des montagnes célèbres qui donnaient le signal aux coqs terrestres.

Mais les dix soleils, par espièglerie, dit-on, décidèrent de sortir tous ensemble dans le ciel, provoquant une canicule et une sécheresse désastreuses pour l'homme. Ceci se passait sous l'empereur Yao. Celui-ci convoqua une chamane pour qu'elle aille s'exposer aux soleils et les défier, afin que, vaincus, ils se retirent. Cette chamane était très forte; elle pouvait parcourir l'empire sur un poisson qui avait quatre pattes et qui pouvait aller dans la mer aussi bien que sur terre. Mais elle fut tuée par la chaleur des soleils. Alors l'empereur Yao pria l'Empereur Céleste Jun d'intervenir. Celui-ci fit appel à Yi l'Archer (Hou Yi) en lui demandant d'arrêter les incartades de ses fils et lui remit un arc rouge et des flèches blanches.

Yi emmena avec lui sa femme Chang'e et prit l'arc et les flèches donnés par l'empereur Jun; il abattit neuf des

dix soleils. Chaque fois tombait sur terre une boule de feu dans laquelle il y avait un oiseau d'or à trois pattes, l'esprit du soleil, qui devenait tout noir, brûlé dans sa chute. Ce serait l'origine du corbeau. Sur la fameuse bannière retrouvée dans une tombe de l'époque Han à Mawangdui figurent en haut à droite le soleil avec un oiseau à l'intérieur et, au-dessous, l'arbre Fusang, dans les branches duquel on a huit soleils.

A Fuxin, on a recueilli une version orale du même mythe légèrement différente. Le soleil avait épousé une femme qui, après avoir été enceinte mille ans, donna naissance à douze fils, puis plus tard à une fille. Les parents apprenaient à leurs enfants à se dévouer pour le bien de l'univers. Les fils firent un feu, mais qui n'était pas assez puissant pour faire cuire des aliments ; ils s'évertuèrent donc à produire un feu beaucoup plus fort. Leur mère tomba malade, mais dit à sa fille de ne pas prévenir ses fils pour qu'ils continuent leurs efforts ; quand elle finit par mourir, le soleil recommanda à sa fille de cacher sa mort à ses frères pour qu'ils réussissent et ainsi servent l'univers. Les douze fils parvinrent à créer le feu divin d'or, capable de réchauffer tout l'univers jusque dans ses moindres recoins. Le roi de l'univers à cette nouvelle convoqua les douze soleils et leur ordonna de parcourir le ciel un par un. Mais oublieux des recommandations de leurs parents et rendus très hautains par leur succès, ils allèrent s'ébaudir tous ensemble dans le ciel, produisant sur terre un océan de feu intolérable pour les hommes. Le roi de l'univers convoqua Yi l'Archer qui, avec les flèches divines capables de traverser le ciel, abattit onze d'entre eux, tandis que l'aîné s'enfuyait ; et celui-ci se repentit et fut rappelé pour accomplir sa tâche.